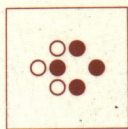


RENAUD CAMUS

CHRONIQUES ACHRIENNES



P.O.L

Chroniques achriennes

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus*, Passage, *Éditions Flammarion*, collection « Textes », 1975.
- II. *Denis Duparc*, Échange, *Éditions Flammarion*, collection « Textes », 1976.
- III. 1 *Renaud Camus & Tony Duparc*, Travers, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1978.
2 *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert*, Été (Travers II), *Éditions Hachette/P.O.L*, 1982.

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

Tricks, *Éditions Mazarine*, 1979. Nouvelle édition complétée, *Persona*, 1982.

Journal d'un Voyage en France, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1981.

Roman :

Roman Roi, *Editions P.O.L*, 1983.

MISCELLANÉES

- I. Buena Vista Park, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1980.
- II. Notes achriennes, *Éditions Hachette/P.O.L*, 1982.

Renaud Camus

Chroniques achriennes

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

*A Denis Smadja
je dois bien ces chroniques,
puisque'à ces chroniques je le dois.*

La valse des étiquettes

Gai Pied me propose de tenir entre ses pages une chronique. L'idée me séduit. J'aime le genre « chronique », variation, en somme, de la forme « journal », et la liberté parfaite que, sous couvert de soumission à l'aléa quotidien, mensuel en l'occurrence, ils autorisent l'un et l'autre. Loin de la commande, exempts des contraintes d'un préalable sujet, ils procèdent tous les deux, par excellence, d'une écriture du désir et d'un désir en baguenaudage, musant, virtuellement sensible à tout ce qui passe et choisissant pour s'y porter, selon son humeur, le grave peut-être ou bien le presque insignifiant.

Ici s'émeut hélas un léger embarras.

Une chronique dans *Gai Pied* devra nécessairement, et plutôt prou que peu, parler d'homosexualité. Or (si l'on me pardonne d'y faire allusion, déjà), je viens de publier un recueil de notes¹ où j'ai tenté, non certes d'épuiser le sujet — il est inépuisable, puisqu'il s'écrit avec nous, tous les jours —, mais de relever à peu près exhaustivement ce que je croyais pouvoir, et vouloir, en dire. Certes, le livre à peine en librairie, je regrettais de n'avoir pas parlé de ceci ou de cela, de n'avoir pas

1. *Notes achriennes*, Hachette P.O.L, 1982.

suffisamment insisté sur tel ou tel point, et j'avais envie d'affiner telle ou telle affirmation, de la corriger, voire de la contredire, mais tout cela plutôt de l'ordre de la retouche, du rajout.

Ces rajouts, voilà qu'il m'est offert de les soumettre aux lecteurs, plus vite et plus directement que je l'avais imaginé. Seulement les lecteurs de *Gai Pied* ne sont pas forcément, tant s'en faut, les lecteurs de mes *Notes achriennes*, et je ne peux évidemment pas les prier de se reporter d'abord, avant de me lire ici, à ce livre-là. En revanche, je ne peux pas non plus faire tout à fait comme si je ne l'avais pas écrit, le répéter dans ces colonnes ou reprendre *ad liminem* chaque point que je viendrais à aborder. A ce dilemme, point d'autre issue que de revendiquer, encore une fois, non sans excuses proférées, le droit à l'autocitation, à l'auto-allusion, au renvoi. Accordé ?

Premier exemple, je me permettrai d'utiliser, à l'occasion, pour signifier homosexuel, pédéraste, pédérastique ou le cher « comme ça », etc., le mot *achrien* que Tony Duparc et moi avons naguère concocté parce que les précédents ne nous convenaient pas entièrement, nous paraissant ridicules, inexacts ou ambigus. Mais qu'il soit bien entendu que ce mot-là, totalement arbitraire quant à son origine, je ne prétends nullement l'imposer, ni à moi-même : un mot de plus, qui ne souhaite en chasser aucun.

Et puisque cette première *Chronique achrienne* s'est ouverte sur ce trop long préalable, restons-en à la question des mots, entre toutes morale. Je voudrais que les miens ne pèsent pas. Et j'assumerai volontiers, dans cet espoir, l'appellation d'écrivain « léger ». Je n'ai aucun discours à tenir, ici ni nulle part, qui voudrait s'imposer à quiconque ; aucune vérité à offrir une fois pour toutes, aucun dernier mot sur rien ni sur personne. Et je voudrais n'être ferme de propos, quand il le faudra, qu'à titre défensif, pour me protéger, et les autres, contre tous ces discours alentour qui ne cessent de nous donner des coups de coude dans les côtes, de nous passer devant et de nous marcher sur les pieds sans une excuse ni un sourire, et de nous expliquer ce que nous sommes.

Ces discours et ces mots qui pèsent et qui nous enserrent, ce n'est pas nécessairement d'ennemis qu'ils nous viennent, et c'est souvent sans mauvaise intention qu'ils nous sont adressés. Ainsi Guy Hocquenghem, un ami, présente un reportage publié dans ce magazine même, en juillet dernier, sur le pèlerinage à la Vierge du Rocio, près de Séville. Et il en dit : « J'y fus pour vous, ô froides folles du Nord, lecteurs de *Gai Pied* ».

Eh bien je proteste. Je ne vois pas pourquoi moi, par le seul fait que je sois lecteur de *Gai Pied*, je devrais être appelé une « *froide folle du Nord* ». Je ne me reconnais pas dans cette étiquette, et même si d'autres m'y reconnaissent, je ne leur reconnaîtrais pas le droit de me la coller, de me définir, de me dire qu'elle est, en somme, ma « vraie nature ». Je n'ai rien contre les folles, je suis prêt à défendre stylographe en main leur droit à la « folie », mais je n'admets pas qu'on nous les présente, et elle, comme la vérité ultime, la seule sincérité, l'honnêteté de l'homosexualité.

On me dira que « *ô froides folles du Nord* », c'est de l'humour. Et j'avouerai n'avoir pas un goût très marqué pour l'humour homosexuel (traditionnel, en tout cas, et justement « folle », tel qu'il s'entend, *ne varietur* à travers les années, dans les couloirs de saunas et les anti-chambres de salles d'orgie, commentant par exemple les jouissances bruyantes par de rituels « Oh la la, elle en peut plus, la chérie... ! » (ce qui assimile, de façon caractéristique, la jouissance à une faiblesse, à un extrême amincissement de la défense); en revanche je trouve très drôle la plupart des dessins, qui ont été repris en recueil, de *Christopher Street* : il est tout empoissé de masochisme et, semble-t-il, ne cesse d'en remettre sur la caricature haineuse et grotesque depuis toujours brossée par l'opresseur.

A propos de masochisme achrien, avec ce pèlerinage du Rocio et les fantasmes qu'il suscite en Europe depuis certain délirant paragraphe du guide *Spartacus* (« *where dance and music often alternate with wild orgies* »), on y est en plein. Oh la la, que la troisième nuit, complètement ivres, « des mecs qui ne sont pas du tout pédés, tu vois, pas du tout » te laissent leur sucer la queue entre deux tentes, quel rêve ! « De vrais mecs, rien à voir avec les folles de par ici... ». Car on y revient : élargir la « folie » à toute l'homosexualité va de pair avec l'éternelle exaltation de l'hétérosexualité vénérée, par le bon masochiste gay, des vrais hommes qui daignent lui accorder quelque bout de faveur.

J'ai quelquefois l'impression d'être le seul pédé à aimer les pédés, et pour qui, en soi, l'hétérosexualité, serait-elle d'un amant éventuel, soit absolument sans prestige. Un hétérosexuel plus ou moins libéral, aventureux, frustré ou aviné qui me « laisserait » lui faire ceci ou cela ne me dit rien du tout. Je n'ai aucune envie qu'on m'« accorde » quoi que ce soit, comme dans la vieille hétérosexualité, justement, dont nous ferions bien d'observer (plutôt que de déplorer à n'en plus finir la prétendue, et prétendument fondamentale, déglingue des nôtres), à quel point les rapports, aujourd'hui, y sont fréquemment difficiles, maladiés, hostiles. Ah, donnez-moi plutôt un bon achrien content de l'être et qui sache ce qu'il veut, et s'il advient qu'il me veuille moi autant que je le veux lui, notre première course sera à qui dira, si dans quelque jardin, boîte ou café, « Tu veux pas qu'on aille ailleurs ? ». Virilité pour virilité, s'il est loisible d'avoir recours encore à ce concept compromis et glissant, j'en vois autrement plus dans ces bons accords vigoureux et gais que dans les tergiversations, les « bontés », les hypocrisies, les oublis et les subséquents mépris des prétendus « vrais mecs ».

Je me reproche toujours de ne pas dire assez, bien que je dise sans cesse, quelle joie, quelle affection, quelle reconnaissance, quelle estime mutuelle je trouve dans un échange sexuel réussi, c'est-à-dire qui soit échange de plaisirs et de désirs de faire, par tous les moyens, plaisir, que ce soit en un quart-d'heure dans une *fuck-room* ou

en trois jours dans une ville étrangère, loin en tout cas des pingreries petit-bourgeoises du quant-à-soi, des regards calculés, des baisers volés et du foutre épargné. Comme sur ce sujet j'aurais tendance à devenir tout à fait lyrique, je m'en remettrai à Whitman qui a exprimé le plus puissamment, sans doute, cet enthousiasme émerveillé, « *To tell the secret of my nights and days, / To celebrate the need of comrades* » (*Calamus*).

C'est un des grands succès de l'hétérocratie, et nécessaire absolument à son règne sur nous, que d'être parvenue à instiller aux achriens le mépris d'eux-mêmes et de leurs pairs, presque inconscient parfois, masqué souvent par le fameux « humour », éternellement récurrent en tout cas.

*
* *

Beau dimanche d'été. Je me promène le long de la Seine, en direction de cette section des quais que la communauté gaie parisienne, avec un typique empressement à reprendre ou même à devancer les mots des autres pourvu qu'ils soient bien méprisants, a surnommé *Tata Beach* (*Homolulu*, appellation rivale, est déjà d'inspiration moins frelatée). Rencontre, sur les marches, d'un ami :

— Qu'est-ce que tu vas faire là-bas, c'est plein de folles !

Il ne m'a pas dissuadé si facilement, heureusement. Car si quelques folles *stricto sensu* il y avait bien, regroupées et bruyantes à leur accoutumée, et qui laissaient fort tranquille ma libido, ce qui me paraissait surtout remarquable, à moi, c'était l'abondance, à mes yeux, de beaux garçons, de corps dorés, de jolis pectoraux et de ces estomacs dits « en tablette de chocolat ». Pour s'en tenir à la seule image physique, je doute qu'un groupe équivalent d'hétérosexuels aurait pu présenter un nombre comparable de purs objets de désir.

Écrit sur le sable

Ceci, que j'écris sur la plage, alors qu'est à peine dépassé le cœur de l'été, ne paraîtra qu'en octobre. Tant pis. Je ne me sens pas suffisamment couturier pour adapter mes travaux du jour aux saisons à venir, et je n'ai aucune envie de me plonger dans un état d'esprit de rentrée. Je préfère parler du Portugal, où je suis. J'ai dit ailleurs tout le bien que j'en pensais, et de Lisbonne, et des Portugais ; de ceux-ci, par exemple, qu'ils étaient peut-être, pour moi, le peuple où se rencontraient, à tous les coins de rues, et sur le bord des fontaines (oh, celle de Viana do Castelo, dans le nord, où ils s'asseoient tous, en fin d'après-midi, entre les géraniums...), le plus grand nombre de beaux garçons, et les plus désirables, les plus gentils, les plus « faciles ». Sur cette opinion je ne reviens pas. J'aimerais seulement l'affiner un peu, en contradiction, et tâcher d'examiner pourquoi mes chers Portugais, malgré leurs immenses mérites, et sans doute à cause d'eux, peuvent être aussi, à l'occasion, tout à fait exaspérants. Mais leurs qualités leur sont particulières, tandis que leurs défauts sont généraux. C'est d'ailleurs pourquoi, de ces derniers, je me permets de faire état ici. Ils ne sont que prétextes à l'énumération de quelques miens agacements. On rencontre les mêmes en France, en Italie, et bien

entendu en Espagne. S'ils sont ici plus accusés et plus visibles, c'est sans doute que l'oppression a été dans ce pays, jusqu'à une date récente, plus générale, plus farouche, plus pesante, plus officielle et plus « naturalisée » que presque partout ailleurs. Isolés par la géographie, par l'histoire, par un demi-siècle de dictature, les Portugais, dans le domaine sexuel, manquent d'information, et partant d'innocence.

L'innocence a cessé depuis longtemps, si elle l'a jamais été, d'être du côté de la nature, et elle n'a rien à voir, certes, avec le prétendu « naturel » que sait si bien imposer la tyrannie dans les mœurs, fût-elle celle de Salazar ou celle de nos voisins à Guéret. L'innocence est du côté de la culture. Elle s'apprend ; par les livres et par les films, les « bons », et plus encore par les voyages et les échanges de toute sorte.

Interruption ici : passage rituel des deux quotidiens policiers qui forcent tout le monde alentour à s'emmailloter. Ils ont la loi de leur côté. Elle a rarement été, dans ses manifestations, d'une plus crasse imbécillité, ni plus ouvertement oppressive, puisque ses deux représentants, à eux seuls, dérangent et contraignent, ici, cinq cents hommes et cinquante femmes, à peu près, qui ne font à personne le moindre tort, étant tous, à la ronde, en parfait accord pour la nudité.

J'ai profité de l'épisode pour faire un tour dans les dunes de l'arrière : aussi bon terrain qu'un autre pour observer, avec leurs beautés, les petites faiblesses à mes yeux des Portugais. Par exemple, ils ont du furtif un goût immodéré. Peut-être, d'avoir joui d'abord dans un contexte répressif, y ont-ils acquis un inconscient désir de la répression : elle est devenue, dirait-on, nécessaire à leur jouissance, et ils se plaisent à en mimer les effets quand elle a cessé de s'exercer directement.

Ainsi, au carrefour de sable le plus fréquenté de la dune, entre les fourrés, nous sommes trois étrangers à nous livrer, parce que nous nous sommes rencontrés là et qu'il ne nous a pas paru nécessaire d'aller nous cacher plus avant, à de joyeuses enculades en petit train. Que d'autres dragueurs de buissons passent près de nous ne nous gêne

en rien, non plus qu'il ne nous gênerait, éventuellement, que celui-ci ou celui-là se joigne à nous. Mais les Portugais ne veulent pas de ces facilités. Le spectacle apparemment les intéresse, mais ils croient devoir le mériter en ne l'observant que de la manière la plus inconfortable possible, avec des ruses et des approches rampantes de Sioux. Tel se branle accroupi au plus profond d'un fourré, tandis qu'un autre s'avance sur le ventre et les coudes : l'ensemble d'ailleurs plutôt comique.

Même inspiration, le beau Manuel (*detto* Manuel II), qui fait l'amour successivement avec tous les membres de notre petit groupe (sauf avec moi, hélas) conjure chacun, d'un air tragique, de ne rien dire aux autres, qui bien entendu sont parfaitement indifférents à ce qu'il est seul à considérer comme des infidélités.

Les Portugais, en général, font d'ailleurs de redoutables adeptes de la drague tragique. Qu'ils jettent sur vous leur dévolu ne signifie nullement qu'ils vont vous sourire. Un regard lourd et sombre, de leur part, est alors plutôt plus probable, et qui pourrait facilement paraître hostile. Catastrophe, tu me plais. Il est presque heureux que le boulevard Saint-Germain, Metz, Toul ou Verdun aient préparé le voyageur à interpréter un peu subtilement ces coups d'œil détournés, et qu'on pourrait sans mal juger décourageants. A cette exégèse il arrive néanmoins qu'il échoue, et qu'il apprenne stupéfait, à l'extrême fin de son séjour, que ce garçon très beau auquel il croyait être parfaitement indifférent, ou dont il se pensait détesté, en fait l'avait, dès le premier jour, favorablement remarqué, ou même était, comme on dit volontiers dans ces parages, amoureux de lui.

J'ai noté un peu vite, plus haut, que les Portugais étaient « faciles », quand je voulais dire seulement qu'une sexualité heureuse était favorisée, ici, pour le nouveau venu, par le nouveau visage et le nouveau corps qu'il offrait à une communauté achrienne somme toute assez réduite, et par la faveur dont jouissent en ces lieux les étrangers, particulièrement, semble-t-il, les Français. Mais, pris individuellement, les Portugais ne sont pas, au fond, si faciles que cela. Ils ont tendance à exiger, de qui

voudrait les séduire, une certaine insistance. Ils aiment à être courtisés. Et paradoxalement, c'est leur idée de la virilité, d'une certaine raideur virile, qui les pousse à tenir l'emploi de la femme dans le schéma le plus fastidieux et maladif de l'hétérosexualité classique : il faut qu'elle résiste, parce que si elle ne résiste pas elle est déconsidérée ; l'homme insiste pour obtenir, et dès qu'il obtient il méprise. Pouah ! Gardons-nous de cela comme de la peste.

Pour en revenir aux buissons des dunes, il s'y observe une autre pratique exaspérante, celle de ces garçons qui dès qu'on s'approche d'eux mettent les mains sur les hanches, pour bien signifier qu'eux n'ont aucune intention de vous toucher, ni de faire quoi que ce soit pour vous, mais qu'ils daigneraient consentir, éventuellement, à ce que vous leur sugassiez le sexe. Plus d'hypocrite mépris se conçoit mal. Heureusement qu'il est ridicule. Rions, et partons.

Toutes ces attitudes qui me semblent bizarres, et qui m'irritent passablement, procèdent sans doute du même phénomène, qui m'irrite bien autrement, et qui dépasse de loin le Portugal : la déconsidération où gît ce qu'il faut bien appeler, quoique le terme ait vraiment beaucoup servi dernièrement, oui, le désir. Désirer et montrer qu'on désire, ici et partout, mais ici peut-être un peu plus qu'ailleurs, vous diminue. L'esprit petit-bourgeois gay, qui règne sur la plage de Caparica et au Bric-a-Bar de nos nuits, désapprouve qu'on drague dans les dunes, et voudrait qu'on prétendît ne souhaiter rien d'autre, dans les boîtes, qu'un verre, danser, ou de longues conversations d'amis. Ce qui est exalté, flatteur, noble, c'est bien sûr d'être objet de désir, mais aussi, à défaut, ou en plus, d'en éprouver peu, et d'en exprimer moins encore. Tout une chrétiennerie séculaire, bien sûr, soutient ce quant-à-soi de chat et cette économie pingre. Mais la vie est mon alliée pour honorer et récompenser, plutôt que ces avares transis, celui qui désire. Quand on lui demandait s'il envisageait de ne plus écrire, Barthes répondait à peu près : « J'écris parce que je désire, et je n'en finis pas de désirer ». Et de fait, plus je désire, plus je vis : les garçons, les plages, les routes, un village entre les vignes, les palais

baroques de Braga, les cloîtres de Tomar, lire *Rudolph*, de Marian Pankowski (je ne saurais trop vous y inciter)¹ *Les Trophées* de Hérédia ou le *Palimpseste* de Genette, écouter en voiture le quintette de Schubert ou seulement *les Goyescas*, et faire encore un détour pour voir une petite église de l'Alentejo : après tout il n'est que neuf heures du soir, nous est promise encore une bonne demi-heure de lumière.

Le groupe *Roxy Music* se produit à Lisbonne. J'avoue que je n'ai pas particulièrement envie d'assister à son concert. Mais de ce défaut de désir j'ai plutôt honte que fierté, et en tout cas je le regrette. Il n'est d'ailleurs pas définitif, peut-être. Le désir aussi s'apprend. Les tergiversateurs de bars ou de plages, drapés sans fin dans leur absence réelle ou prétendue de désir, m'inspirent le même ennui que feraient ces compagnons de voyage qui ne s'intéressent à rien, ou à presque rien, dégonflent vos exaltations de leur indifférence, et n'ont d'autre souci, dès cinq heures de l'après-midi, que de gagner l'étape.

*
* *

Flatters, à Porto, propose des poppers à un ami de rencontre et s'entend répondre, plus ou moins en espagnol :

— *No, jo, jo, natural !*

Après trois ou quatre semblables expériences, il soupire un soir profondément, dans une rue de Lisbonne, l'œil sur le Tage et l'océan :

— Oh la la, j'ai une de ces envies d'amour chimique !...

*
* *

Les Portugais sont encore plus obnubilés par le couple

1. Éd. L'Âge d'homme.



Photo Ulf Andersen

Tony Duparc et moi avons concocté le mot *achrien*, il y a quelques années, pour remplacer éventuellement, dans certains cas, *homosexuel*, qui ne nous satisfaisait pas tout à fait, non plus que ses divers synonymes. Substantif et adjectif, *achrien* n'a aucune prétention de s'imposer à quiconque, même pas à nous-mêmes : un mot de plus, c'est tout.

J'ai appelé *Notes achriennes* un recueil de fragments sur l'homosexualité, publié par les soins d'Hachette P.O.L en 1982. Le présent volume, lui, réunit les *Chroniques achriennes* parues de mois en mois, puis de semaine en semaine, dans *Gai Pied*, entre août 1982 et août 1983. Ce sont des textes musardiers, buissonniers, qui parlent de tout et de rien, de vous et de moi, d'agacements récurrents et d'engouements subits, du temps qui passe et de l'amour. Je leur ai ajouté un certain nombre de notes, de longueur variable, qui forment à peu près un quart de ce livre et sont, elles, inédites. Elles ne visent évidemment pas, faut-il le dire, à épuiser le sujet.

R.C.



9 782867 440175

F1 0020

5-84 - 88 F

Document de couverture :
Eugène Delacroix, *Autoportrait*.
Cliché des musées nationaux.